

Dossier de presse trigon-film

## **DELWENDE LÈVE-TOI ET MARCHE**

S. Pierre YAMÉOGO, Burkina Faso / France / Suisse, 2005



### **DISTRIBUTION**

**trigon-film**

Limmatauweg 9  
5408 Ennetbaden  
Tel: 056 430 12 30  
info@trigon-film.org  
www.trigon-film.org

### **CONTACT PRESSE**

Anne Delseth  
Tel: 079 614 88 84  
delseth@trigon-film.org

### **MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE**

www.trigon-film.org

## **FICHE TECHNIQUE**

Réalisateur, scénario	S. Pierre YAMÉOGO
Montage	Jean-Christophe ANÉ
Image	Jürg HASSLER, Marc de BACKER
Direction artistique	Chef Joseph KPOBLY
Photographie	Jean-Christophe Dupuy/ANDIA
Musique	Wasis DIOP
Mixage	Jean-Marc SCHICK
Son	Issa TRAORE
Production	Dunia productions, Les Films de l'Espoir, Thelma Film
Durée	90 min.
Langues:	Moré f/a

## **FICHE ARTISTIQUE**

Napoko	Blandine YAMÉOGO
Pougbila	Claire ILBOUDO
Bancé	Daniel KABORE
Diarrha	Célestin ZONGO
Elie «Le Fou»	Thomas NGOURMA

## **FESTIVALS**

Cannes, Un Certain Regard, Prix de l'espoir 2005  
Festival international de films de Fribourg, 2006

## SYNOPSIS

Au Burkina Faso, les coutumes ancestrales font souvent force de loi, dans un état confronté à la misère et au poids des traditions. Dans les campagnes, en effet certaines morts inexplicables sont attribuées à des mangeuses d'âmes, c'est-à-dire des femmes qui en raison de leurs pouvoirs occultes et maléfiques sont selon les villageois responsables de ces disparitions. Ces femmes sont alors marginalisées et deviennent les boucs émissaires de toute une société.

La présentation de *Delwende* dans la section Un Certain Regard du festival de Cannes 2005 marque la première venue au Festival de Cannes du réalisateur S. Pierre YAMÉOGO. Très actif au Burkina Faso, il s'applique à défendre des valeurs essentielles tout en essayant de "secouer" un continent dont l'évolution sociale est ralentie par certaines coutumes.

*"C'est effrayant, beaucoup de personnes dans la capitale croient encore aujourd'hui à cette légende de "mangeuse d'âmes". Ce film a pour but de faire évoluer les mentalités, de contrer ces croyances et de réveiller une partie de l'Afrique. Je veux montrer que certaines personnes trichent et utilisent ces traditions à leur avantage."*

S. Pierre YAMÉOGO

## **BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR**

Saint Pierre Yaméogo est né le 15 mai 1955 à Koudougou au Burkina Faso. Il a fait des études à Paris au conservatoire libre du cinéma français et obtient parallèlement un maîtrise en communication. Il réalise aussi bien des courts métrages que des longs métrages et des documentaires. Il a également fondé la maison de production Afix productions à Paris.

## **FILMOGRAPHIE**

1984 : L'œuf silhouette (c.m.)

1987 : Dunia

1988 : Ouaga chante Cabrel (doc)

1988 : Fromages de chèvre au Sahel (doc)

1991 : Laafi

1992 : Wendemi

1998 : Silmandé

1999 : Absa (c.m.)

1999 : Train de vie (doc)

2000 : A nous la vie (doc)

2001 : Mangeuse d'âmes (doc)

2002 : AKWAABA (doc)

2002 : Barani (doc)

2002 : Benin Wendé (doc)

2002 : Le Fric Frélaté (doc)

2003 : Partageons notre monde, partageons notre culture (doc)

2003 : Moi et mon blanc

2004 : Voir avec le coeur (doc)

2005 : Delwende

## RENCONTRE AVEC S. PIERRE YAMÉOGO

Entretien d'Olivier Barlet avec Pierre Yaméogo, Cannes 2005, publié le 27 mai 2005, [www.africultures.com](http://www.africultures.com)

### ***Wend signifie Dieu en mooré. Et Delwende ?***

Cela se traduit mot à mot par « je me confie à Dieu » ou « je m'adosse à Dieu », ce qui est presque pareil. J'ai ajouté comme sous-titre « Lève-toi et marche », une expression à la fois provocatrice et artistique.

### ***Un des centres situés à Ouaga porte ce nom.***

Oui, mais il y a d'autres centres aussi : Pasnanga, Temboken, Sabou... Cela semble se développer puisqu'on agrandit les centres et qu'on ne fait pas une loi pour protéger les femmes accusées de sorcellerie. Je ne comprends pas pourquoi : on dirait qu'il y a une complicité. Comment peut-on accuser quelqu'un de « manger l'âme » ? On lapide certaines femmes, on tue des vieilles comme des voleurs. Je ne suis pas chrétien mais il me semble qu'ils disent que l'âme appartient à Dieu. Il est aberrant qu'en 2005 on doive encore construire dans le centre de Ouagadougou des camps de concentration pour accueillir ces femmes !

### ***Les femmes accueillies dans ces centres sont uniquement là pour des raisons de sorcellerie ?***

Oui, elles sont exclusivement là pour ça. Sinon, si quelqu'un est accusé d'autre chose, il reste en famille.

### ***Cette coutume du siongho est-elle largement pratiquée ?***

Oui, il y a beaucoup de pratiques mais le *siongho* est la plus réputée. Pour le vieux qui joue le marabout dans le film, c'est son gagne-pain en réalité. Il gagne sa vie ainsi : on lui offre des cadeaux. Il n'était pas aisé de le convaincre de venir jouer dans le film. Lorsque nous sommes arrivés au centre. Six femmes avaient disparu qui ne sont revenues que quelques semaines après. C'est lui qui les avait envoyées dans ce camp.

### ***Le film opère un retour aux sources : on y retrouve des structures classiques du cinéma africain et que tu avais utilisées dans Dunia. Quelle était ta volonté ?***

Je ne crois pas : c'est un film qui bouge. *Dunia* était assez statique alors que dans *Delwende* le village est en mouvement. Parce que c'est un village, on veut tout de suite faire une connotation d'ensemble. Je ne voyais pas comment tourner ce sujet sans le situer dans un village. Mais c'est avec des caméras qui bougent. Il ne faut pas nous cantonner dans un registre : il faut regarder le sujet. Certains sont très injustes envers nous.

### ***Le rythme du film est effectivement assez fort, avec un montage serré. Un passage s'installe pendant dans la durée : quelle était ton intention ?***

J'ai voulu simplement traiter de la vie africaine. Si des gens ne bougent pas, on ne peut pas morceler l'image : il faut une durée. Cela pourrait plaire aux Occidentaux mais cela n'a pas de sens pour nous, et c'est ce que nous voulons. C'est un rythme propre au cinéma africain et qui est à accepter en tant que tel. Le cinéma asiatique ose des lenteurs extrêmes et on parle d'esthétique. Pour nous, on dira que c'est mal fait !

### ***Ma question portait davantage sur l'esthétique : la signification du changement de rythme dans le film.***

Lorsqu'il s'agit de filmer des gens dans leur réalité, à quoi bon parler d'esthétique. Je ne comprends même pas cette question. On parlera d'esthétique quand on construit un décor, qu'on fait un storyboard, qu'on pense une image. Mais la représentation de la vie réelle est une démarche différente.

### ***Le personnage du fou est celui qui sait mais ne transmet pas.***

Il veut transmettre mais personne ne veut l'écouter.

### ***N'est-ce pas l'œil du cinéaste sur la réalité traitée ?***

Oui, mais c'est aussi la question de la non-reconnaissance des gens qui est insupportable. Il trouve des vieilles piles pour s'informer mais il reste dans son coin car il est chassé par tous.

Celui qui détient le savoir et est rejeté ne pourra le transmettre. Il reste un témoin sans voix. Je suis moi aussi l'objet de ce refus de reconnaissance. Toi aussi sans doute. Nous le sommes tous par moments. On se demande alors s'il faut continuer le combat. Un cinéaste doit gagner sa vie : si ce n'est plus le cas, ce n'est plus la peine. Un film ne peut pas plaire à tout le monde mais si on n'en vit pas, c'est qu'on n'est pas reconnu, qu'on est mauvais ! Il me suffit de plaire à des gens bien.

***L'équipe technique du film est essentiellement africaine.***

Oui, j'ai toujours formé les techniciens. Je fais du cinéma numérique. Je ne connais pas un Africain qui puisse le faire assez bien pour que le film puisse être présenté à Cannes mais j'amène quelqu'un qui pourra le former. J'avais tout ce qui compte de compétent au Burkina et plus largement.

***Le numérique est-il aussi une contrainte ?***

Il y a des problèmes mais c'est une manière d'aller vite. Le tournage est plus léger. Le numérique coûte moins cher mais la différence n'est pas si grande : le labo coûte le même prix, seul le montage est plus économique car on n'a pas besoin de développer. C'est donc un poste de 5 millions de CFA qui saute, soit 10 % d'un budget de 35 mm. Cela fait la deuxième fois que je l'utilise mais on n'a pas les images que l'on souhaite car ce n'est pas encore au point.

***Tu utilises la musique de Wasis Diop et de la musique classique occidentale.***

J'avais dit à Wasis que j'aimerais rester ouvert pour ce film à différentes sortes de musique. Il a composé différents styles, me les a proposés et nous avons choisi. J'ai pris ce qui me permettait de rêver. J'écoute de la musique quand je suis seul et ce n'est pas du dombolo qui me pète les tympans ! Au début, on me disait que je ne devrais pas mettre du classique mais pourquoi pas ? C'est une belle rencontre avec ce village traditionnel. Je ne l'ai pas abusivement utilisée.

***Qui a chorégraphié les ballets ?***

C'est Blandine Yaméogo, l'actrice principale qui est avant tout une actrice professionnelle. Elle a improvisé cela un après-midi.

## PROPOS SUR LE FILM

Article d'Olivier Barlet publié le 27 mai 2005, [www.africultures.com](http://www.africultures.com)

A l'origine, Yaméogo voulait être journaliste. Réalisant les limites politiques de ce métier, il a viré sur le cinéma qu'il percevait comme plus libre et s'est concentré à chaque film sur un problème particulier dans l'espoir de contribuer au changement social. Sa force a toujours été d'éviter le film à message et d'utiliser l'humour et l'ancrage dans la vie quotidienne pour donner du corps à ses personnages. *Delwende*, qui traite de l'épineuse question des femmes accusées de sorcellerie, était à l'origine un reportage réalisé pour *Envoyé spécial* sur France 2. Devant répondre à un cahier des charges très précis et ne pouvant aller aussi loin qu'il l'aurait voulu, YAMÉOGO décide de développer une fiction inspirée de l'histoire d'une de ces femmes.

Un tel sujet demandait une esthétique particulière : s'attaquant aux coutumes et croyances villageoises qui permettent aux hommes de chasser des femmes, il a renoué avec les grandes heures des cinémas d'Afrique de l'Ouest. Les images documentaires de la vie du village où femmes et artisans vaquent à leurs occupations, la danse des femmes, des dialogues soutenus par de nombreux proverbes\*, les plans fixes pour exprimer le temps mais aussi la permanence des coutumes, l'utilisation des murs dans la géographie des relations villageoises pour souligner la compartimentation imposée par les règles traditionnelles, l'insistance sur les déplacements pour renforcer l'expression de la détermination féminine, etc. rappellent les classiques africains des années 70-80. Certains plans font penser au premier film de YAMÉOGO, *Dunia* (1987) où, au champ à la pause de midi, le groupe des hommes et le groupe des femmes mangent séparément sous le même arbre, les hommes en premier plan et les femmes en arrière-plan : au-delà de la simple visée sociologique, c'est le temps de la tradition qui apparaît sur l'écran avec l'évidence et la pesanteur de l'éternité.

Mais nous sommes au troisième millénaire : comme Sembène dans *Moolade* (auquel *Delwende* pourrait être comparé tant dans l'esthétique que la structure du récit), YAMÉOGO choisit un montage serré pour la première partie du film pour se démarquer d'une écriture trop identifiée et ancrer l'actualité de son propos. Ce rythme se distend pour préparer l'émouvante partie documentaire où la jeune Pougbila recherche sa mère dans les centres d'accueil Delwende ou Paspanga de Ouagadougou. A la faveur d'une caméra serpentant en douceur parmi les femmes filant inlassablement le coton ou s'arrêtant sur certaines pour de brefs portraits, le film y prend une dimension cosmique : la vision de ces vieilles rejetées et agglutinées (le centre Delwende accueille 400 femmes, Paspanga 80) évoque au-delà du scandale de l'exclusion une implacable loi humaine qui croit pouvoir s'associer aux dieux pour projeter sur certains la source des malheurs de tous.

Le village est confronté à une épidémie de méningite. La radio met les contrées reculées en garde mais seul le fou le comprend et personne ne l'écoute. Des enfants meurent chaque jour : un mal est à l'œuvre. La "projection maraboutique" est basée sur le fait qu'un mal impalpable doit être nommé, identifié et replacé dans le registre symbolique de la communauté. Tout mal a une cause extérieure, en général un sort jeté par une personne précise aux pouvoirs occultes : il suffit d'identifier qui l'incarne pour le contrer. *Delwende* convoque ainsi le rite du *siongho* où un cadavre porté par deux jeunes hommes encore vierges désignera de lui-même au marabout la personne responsable de sa mort, puis la potion de vérité, sorte de détecteur de mensonge traditionnel.

Et voilà la femme désignée chassée. La jeune Pougbila décide de ne pas baisser l'échine et sera elle aussi cette femme qui marche que nous montrent tant de films, à commencer par *Sambizanga*, le chef d'œuvre de Sarah Maldoror (1972), où la longue marche de la femme de Domingo sera pour elle la découverte d'une autre raison de vivre : combattre pour la liberté. La musique et la voix de Wasis Diop ont la même profondeur que dans *Hyènes* de Djibril Diop Mambety (1993) et enveloppent cette marche émancipatrice pour l'élever elle aussi à une dimension cosmique. Tranchant avec les raccords en chromos de couchers de soleil qui émaillent le film, la perspective et la lumière choisies pour l'arrivée sur Ouagadougou sont d'une grande beauté plastique et un des moments de grâce du film. Pour ne pas s'installer dans le mythe, YAMÉOGO convoque une fois de plus l'inénarrable Abdoulaye Komboudri qui s'appelle cette fois "Noceur", un habile dragueur représentant à lui seul la modernité urbaine. Mais lui aussi craint la sorcellerie et lâchera Pougbila quand il apprend que la femme qu'elle cherche est accusée d'être

sorcière : ces croyances sont vives jusque dans les milieux les plus détachés des coutumes traditionnelles. L'orage gronde comme dans le générique du film : une nouvelle Afrique émerge, que la détermination des femmes prépare, et notamment des jeunes. Elles répondent à l'incantation du père qui s'adresse au ciel pour comprendre pourquoi il a tant de problèmes : "Les hommes ont fait les coutumes, les hommes peuvent les changer". Cela passe par la parole qui brisera les tabous : "Il faudra le dire". Et pour cela se lever, et marcher ! L'injonction de Pougbila à ses deux parents de se lever conclut un film certes inégal mais volontaire, engagé et captivant.

Olivier Barlet

## ***DELWENDE lève-toi et marche***

Article tiré du bulletin trigon-film n.4, Raphaël Pasche

Prix de l'espoir à Cannes en 2005 dans la catégorie *Un certain regard*, le film de YAMÉOGO dénonce les croyances dans la sorcellerie et les dérives qu'elles engendrent au Burkina Faso. Le mythe est dangereux car il va de pair avec des coutumes ancestrales qui font souvent force de loi au détriment de la liberté des femmes.

Dans un petit village africain qui voit sa population se faire décimer par un étrange mal, la jeune Pougbila confie douloureusement à sa mère Napoko qu'elle a été violée. Diarrha, le père, restera sourd face aux appels de sa femme qui tente d'attirer son attention. Il est plus important pour lui de se consacrer à la chasse aux forces occultes plutôt qu'au seul malheur de sa fille. L'expédient sera d'imposer à Pougbila un mari qu'elle ne pourra refuser. Emmenée loin de chez elle, la jeune fille disparaît du village et le sujet tabou avec elle.

Survient alors la mort de la nièce du chef du village, ce qui décide les Anciens à faire porter *siongho*. Ce rite maraboutique consiste à hisser sur les épaules de deux garçons vierges le cadavre reposant sur un brancard, afin qu'il indique la cause de son décès. Napoko sera désignée comme l'incarnation en qui se focalisent toutes les forces obscures qui nuisent à la communauté. Pointée du doigt, la sorcière est chassée par les villageois et, après plusieurs jours d'errance où elle ne trouvera aucun soutien extérieur, elle échouera à « Delwende », l'une des maisons d'accueil pour ensorceleuse de Ouagadougou,.

YAMÉOGO décrit une société où la modernité jouxte la tradition dans une incommunication totale. Le personnage d'Elie symbolise la frontière hermétique qui sépare la culture africaine traditionnelle de la culture occidentale. L'oreille collée à un poste de radio qui diffuse de la musique, il entend sans les comprendre les informations francophones qui annonce le développement d'une épidémie de méningite dans les campagnes. Trop proche de cette vérité scientifique qui remettrait en cause le fonctionnement ancestral du village, Elie que l'on surnomme significativement le « Fou », est maintenu à l'écart.

La grande force de *Delwende* consiste à ne pas tomber dans les clichés des représentations de l'Afrique noire. Ainsi, la misère ne fait qu'affleurer fugitivement dans la partie la plus documentaire du film, tout comme la beauté du pays ne se donne que dans des plans courts qui permettent d'éviter toute complaisance contemplative. Ne pas attendrir avec la misère et ne pas divertir avec la beauté pour mieux se concentrer sur le destin de deux femmes victimes d'hommes malveillants qui abusent des croyances ancestrales en même temps qu'ils en sont abusés. Tel est le but efficacement atteint par YAMÉOGO qui, le temps d'une projection, fait ployer son spectateur sous le poids de la tradition.

Raphaël Pasche

## CITATIONS

*«Lève-toi et marche», la traduction française du titre, semble être le moteur d'un film, qui sonne comme une détermination à faire évoluer les choses.*

Libération

*Écrit à partir d'un documentaire que YAMÉOGO avait lui-même réalisé pour Envoyé spécial, sur les centres qui accueillent les femmes chassées de leur village par superstition, Delwende est un film attachant, qui ne sait pas tout à fait monter en épingle ses climax, mais se trouve traversé par un hallucinant quart d'heure de grâce. Inoubliable séquence où Pougbila erre à la recherche de sa mère dans les rues de Ouagadougou, parmi les femmes fantômes tisseuses de coton parquées dans des centres pour «sorcières».*

Libération

*Porté par une mise en scène à la fluidité splendide, voilà un film plein d'espoir et d'indignation, d'une audace politique et d'une importance culturelle dont il faut prendre absolument la mesure.*

TéléCinéObs

*Le scénario et la mise en scène (...) allient une force de suggestion brute et des élans de poésie pure. Une merveille.*

Studio Magazine

*Certes, en abordant des thèmes comme la place des femmes dans la société ou l'immobilisme masculin, le cinéaste se mue en pédagogue. Et si son propos prend parfois des tours trop démonstratifs, il refuse néanmoins tout misérabilisme.*

L'Humanité

*YAMÉOGO n'échappe pas toujours au didactisme, mais le talent du cinéaste est bien là, au coeur d'un pamphlet contre les superstitions. Notamment dans les mouvements de caméra, lyriques et simples, qui suivent le parcours de ces deux femmes (superbement interprétées), l'une épaulant toujours l'autre.*

Télérama